Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

30 | 2002

Autour d'Auguste Comte (1798-1857)

La réception du positivisme au début du XX^{ème} siècle : état des lieux

Michel Bourdeau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/346>

DOI : 10.4000/sabix.346

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2002

Pagination : 57-62

ISBN : ISSN N° 2114-2130

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Michel Bourdeau, « La réception du positivisme au début du XX^{ème} siècle : état des lieux », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 30 | 2002, mis en ligne le 06 juin 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/346> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.346>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© SABIX

La réception du positivisme au début du XX^{ème} siècle : état des lieux

Michel Bourdeau

- 1 Au cours du siècle dernier, le positivisme a connu un sort exactement opposé à celui de son fondateur puisqu'avec Carnap ou le Cercle de Vienne, le positivisme logique allait connaître le succès que l'on sait, alors que l'œuvre de Comte, elle, tombait peu à peu dans l'oubli.
- 2 La situation est en train de changer. Le bicentenaire de la naissance du philosophe, en 1998, a été l'occasion d'un nombre assez considérable de manifestations ou de colloques, en France, mais aussi en Belgique, au Brésil ou en Tunisie. Des liens se sont ainsi noués entre tous ceux qui sont aujourd'hui intéressés par la pensée de l'auteur du *Cours*. On commence ainsi à mieux mesurer l'audience exceptionnelle dont le positivisme a joui il y a un siècle à travers le monde ; mais on peut estimer que l'actuel regain d'intérêt reste encore bien en deçà de cette dimension internationale. L'homme d'aujourd'hui, qui ne voit dans le positivisme qu'une philosophie des sciences, ne peut qu'être surpris de découvrir que le mot désignait alors, sinon d'abord, du moins aussi, un mouvement politique qui a joué un rôle non négligeable en France, en Grande-Bretagne ou en Amérique latine, le fait est bien connu, mais également, ce qui l'est beaucoup moins, en Suède, en Turquie, en Inde, ou encore dans la création des organismes internationaux. Le fait mérite d'être souligné : sans doute sous le double effet du développement de la philosophie des sciences et du déclin du positivisme politique, nous nous faisons de cette doctrine une image tronquée, unilatérale¹. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder le chapitre consacré à Comte dans la célèbre *histoire de la philosophie* d'Émile Bréhier, témoin d'une époque où le rôle de premier plan joué par la dimension politique du positivisme était encore parfaitement perçu. Or, sur ce phénomène remarquable, notre information reste encore bien lacunaire. Qu'en a-t-il été dans les pays de l'Est, en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Russie, ou dans la Chine de Tchang Kai-Chek ?
- 3 Le moment semble donc venu de dresser un état des lieux.

- 4 D'ores et déjà, il doit être clair que ce travail de mémoire est beaucoup plus qu'une simple curiosité érudite. Au cours de ces enquêtes historiques, on ne pourra pas éviter de se poser la question : qu'est-ce qui a pu intéresser à ce point nos prédécesseurs ? N'y a-t-il pas là des idées susceptibles de nous éclairer ? On peut déjà penser à des sujets comme la politique de l'éducation, de la famille, de la culture, à la bioéthique, au rôle des sciences dans la société, à l'écologie ou encore à la théorie du consensus.
- 5 L'idée d'humanité constitue un autre exemple. Le développement de l'humanitaire, l'idée de crime contre l'humanité, (qui n'est pas utilisée seulement par les tribunaux internationaux, puisque la justice française intervient parfois aujourd'hui au nom de l'humanité) — tout cela est le signe qu'il est temps de s'interroger sur ce qu'est l'humanité, comme l'a bien vu un philosophe anglais, Bernard Williams, dont un des derniers ouvrages s'intitule : *Making Sense of Humanity*.
- 6 La question de la construction de l'Europe mérite une mention particulière : A l'époque des États nations, les positivistes avaient vu la nécessité d'aller au delà des frontières nationales, de réactiver l'idée d'Occident, ou de République occidentale.
- 7 Traçons donc un bref aperçu de l'état du positivisme autour de 1900.

En Europe

- 8 En France, tout d'abord, elle se confond presque avec l'histoire de la troisième République, de Littré à Alain ; mais nous n'y insisterons pas, nous contentant de renvoyer aux travaux de Claude Nicolet (*L'idée Républicaine en France*, Gallimard, 1982) ; et de signaler que le regain d'intérêt pour cette période ne peut manquer de croiser la route des positivistes : c'est ainsi qu'un colloque sur les républicains atypiques a consacré un exposé à la personne de Pierre Lafitte.
- 9 Il ne faut jamais oublier que le *Cours* trouva ses premiers admirateurs non en France mais en Grande-Bretagne. A la différence de l'Allemagne bismarckienne, l'Angleterre victorienne s'est montrée assez réceptive aux idées de Comte. Mill lui-même a dit tout ce qu'il devait à Comte et les questions abordées dans leur correspondance, récemment rééditée en anglais, sont encore les nôtres ; mais cette influence s'est exercée jusque dans la littérature, comme en témoigne l'œuvre de George Eliot. Groupés autour de Richard Congreve et de Frédéric Harrison, les positivistes formaient un groupe dynamique, qui a beaucoup œuvré en faveur de la création d'institutions internationales, notamment lors de la conférence pour la paix tenue à La Haye en 1899. Ils étaient également présents dans les milieux syndicalistes et travaillistes, comme la société des Fabiens : Sidney et Béatrice Webb, durant près d'un demi-siècle les grands artisans des réformes économiques et sociales étaient de grands admirateurs de Comte. Il en va de même pour beaucoup de ceux qui ont contribué Outre-Manche à la naissance de la sociologie, comme L. T. Hobhouse, le premier titulaire d'une chaire dans cette discipline. Parmi ceux-ci, une place à part revient au maître de Lewis Mumford, Patrick Geddes, personnalité aux multiples facettes. Sa vue faiblissant, ce biologiste se reconvertisse peu à peu à la sociologie, qu'il avait découverte en France avec Le Play. En 1903, en même temps qu'il développait ses activités d'urbaniste, il fondait avec Victor Branford la *Sociological Society* ; en 1919, il renonçait à la chaire de biologie qu'il occupait depuis vingt ans et partait enseigner la sociologie à Bombay, avant de venir se retirer à Montpellier, où il est enterré.

- 10 Une mention particulière doit être faite pour les positivistes irlandais, groupés autour de John Kells Ingram (1823-1907).
- 11 En Allemagne et plus généralement dans les pays de langue germanique, le positivisme a peu pénétré, pour des raisons qui demanderaient à être étudiées. En Hollande, Auguste Comte avait trouvé très tôt, dans l'armée et dans la haute administration, des admirateurs (de Constant-Rebecque, de Capellen, de Limbourg-Stirum) qui, comme les Anglais, le soutinrent financièrement quand il eut cessé tout enseignement à Polytechnique. Mais il ne semble pas que ce groupe ait exercé une influence considérable, ni durable. Il n'en va pas de même en Belgique, où les positivistes ont joué un rôle considérable dans la création d'un enseignement laïque, participant notamment à la création de l'Université Libre de Bruxelles, ainsi qu'à celle de l'Institut Solvay de sociologie (cf. les travaux en cours de Kaat Wils).
- 12 Plus au nord, on les retrouve encore en Suède, groupés autour de Anton Nystrom, membre du comité positiviste international et collaborateur régulier de la *Revue positiviste* fondée par Lafitte. Ils ont contribué à l'organisation du mouvement ouvrier, fondant en particulier un Institut Ouvrier qui existe encore, et luttant pour la séparation de l'Église et de l'État, qui ne s'est réalisée dans ce pays qu'il y a quelques années.
- 13 Alors que l'Italie est aujourd'hui un des pays où les études comtiennes sont le plus développées, il n'en était pas de même il y a un siècle. L'auteur du *Cours* se faisait en effet de ce pays une idée dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'a pas aidé à la réception et à la diffusion de sa pensée. S'il proposait de faire de l'italien la langue de la République occidentale, c'est que, de la patrie de Dante, il ne voulait retenir que son génie esthétique, de sorte qu'il est resté totalement insensible aux efforts des artisans du *Resurgimento*. Toutefois, l'on sait que Pareto a lu Comte, et qu'un penseur comme Ardigo s'est réclamé du positivisme².
- 14 Dans les pays de l'est, Thomas Masaryk (1850-1937), le fondateur de la première république tchèque, connaissait bien les idées de Comte, qu'il a discutées dans plusieurs de ses ouvrages. Des cercles positivistes ont existé en Hongrie et il semble que, notamment par le biais des ingénieurs qui construisaient les chemins de fer, les positivistes aient été également présents en Russie.
- 15 Le cas de la Turquie, enfin, ne manque pas d'intérêt puisque c'est grâce aux positivistes qu'un État laïque a pu succéder à l'ancien empire ottoman, fait digne d'attention à une époque où les méfaits du fondamentalisme religieux deviennent de plus en plus inquiétants. Comme en témoigne la lettre qui figure au début du tome trois du *Système*, Comte avait espéré rallier le sultan à ses vues, et était entré pour cela en contact avec l'un des dirigeants des réformes du *tazimat*. Si cette tentative ne produisit sur le coup aucun effet, elle fut relayée un peu plus tard par Ahmed Reza (1859-1930). Homme politique de premier plan, président de l'assemblée des députés, puis exilé à Paris, où il devint membre du comité positiviste international, il fut le maître à penser des Jeunes Turcs, dont la devise «Union et Progrès» reprenait en partie celle proposée par Comte.

En Amérique

- 16 Comte, qui avait un temps envisagé d'émigrer aux États-Unis et avait adressé à Jefferson un exemplaire de son opuscule fondamental (*Plan des travaux scientifiques*

nécessaires pour réorganiser la société, 1822), a correspondu vers la fin de sa vie avec de nombreux Américains, en particulier Henry Edger, dont le fils, Paul, animait encore des cercles positivistes, à Paris, avant la dernière guerre. Bien qu'il n'ait pas existé en Nouvelle-Angleterre un mouvement positiviste puissant organisé sur le mode britannique, les fondateurs de la sociologie nord-américaine se réclamaient volontiers de Comte, mais leur exemple montre certaines limites de cette influence. Lester F. Ward, Albion Small ou E. A. Ross sont aujourd'hui des auteurs bien oubliés ; sans postérité réelle, ils marquent plus un point d'aboutissement qu'un point de départ. En revanche, on a montré que dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la théologie protestante avait fait une large place à la discussion des thèses des positivistes, et que ces derniers ont largement participé à la création des «Ethical Societies»³.

Fig. 19 – Le Temple de l'Humanité

Archives de la Maison d'Auguste Comte

- 17 Mais la terre d'élection du positivisme semble bien avoir été l'Amérique du Sud. Comme en témoigne la devise inscrite sur son drapeau, c'est au Brésil que l'action de Comte a été la plus manifeste et la plus durable. Elle s'est exercée principalement dans et par l'enseignement, mais aussi par l'intermédiaire des ingénieurs militaires. La constitution de l'État du Rio Grande do Sul est sans doute la seule tentative de mise en application directe de la politique positive. Mais l'influence du positivisme s'est semble-t-il étendue sur presque tout le continent sud américain, le plus souvent en liaison avec l'éducation et le développement des sciences. Pour le Mexique de Juarez et de Porfirio Diaz, le fait a été très bien montré par une récente monographie mais c'est aussi le cas dans les Antilles avec Eugenio Maria de Hostos (Porto Rico et République Dominicaine ; le comité positiviste international comprenait également un Haïtien). Il y a toute raison de penser qu'il en a été de même en Argentine, au Chili ou en Uruguay. En 1956, quand il s'est agi de célébrer le centenaire de la mort de Comte, le nom du philosophe était

presque oublié dans son propre pays, alors que les Sud-Américains ont largement participé aux célébrations organisées à cette occasion.

En Orient

- 18 En Orient, c'est le continent indien, tout particulièrement le Bengale, qui a été le plus profondément marqué par le positivisme. Auguste Comte avait toujours été hostile à la colonisation et Richard Congreve avait publié, dans les années 1860, une petite brochure, *India*, condamnant la présence anglaise, qui avait fait grand bruit. Une société positiviste se créa peu après à Calcutta, ses membres encouragèrent le développement des sciences et participèrent à la création des premières institutions d'enseignement supérieur. Au plan proprement politique, qu'il s'agisse des castes ou du statut des femmes, il semble toutefois que leur action se soit exercée bien davantage dans le sens de la conservation de l'ordre existant que dans celui du progrès
- 19 Au Japon, la rencontre de la philosophie occidentale s'est faite par l'intermédiaire d'un intellectuel japonais Amanè Nishi (1829-1897), qui est parti pour les Pays-Bas en 1863 où il étudia deux années sous la direction de Simon Vissering (1818-1888) à l'université de Leyde. A commencer par le mot «philosophie» lui-même, c'est Nishi qui a introduit dans la langue japonaise beaucoup de termes fondamentaux du langage philosophique. Concrètement, c'est la philosophie de Comte que Nishi se proposait d'introduire, de sorte que les Japonais ont appris le nom de l'auteur du *Cours* avant celui de Descartes, de Platon ou de Kant. Cela tient en partie à ce que Vissering était lui-même un positiviste. Mais il semble aussi que Nishi ait cru reconnaître chez Comte certains traits caractéristiques de la pensée japonaise.
- 20 Enfin, il n'est pas impossible que Tchang-Kaï-Tchek, sur certains points, se soit réclamé ou inspiré des idées positivistes.

Dans les institutions internationales

- 21 Comme le montre la place qu'elle accorde à l'idée de République Occidentale, la politique positive a dès le départ refusé de se laisser enfermer dans le cadre des Etats-nations. La question des relations internationales s'est donc vite trouvée au centre des préoccupations des positivistes. C'est ainsi qu'ils ont participé à la première conférence de La Haye, convoquée en 1899 à l'initiative de Nicolas II ; et l'un d'eux rappelait à ce propos que déjà trente ans plus tôt, les positivistes anglais avaient fait des propositions visant à régler les rapports internationaux.
- 22 L'histoire du Bureau International du Travail illustre également le rôle des positivistes dans la genèse des institutions internationales. Les cours dispensés dans le cadre de *l'Association polytechnique* ayant mis Comte en contact avec les prolétaires parisiens, il avait été très tôt sensibilisé à la question ouvrière ; c'est ainsi qu'il avait choisi comme président de la Société Positiviste un menuisier, Fabien Magnin. Plus tard, lorsque la troisième République, soucieuse de paix sociale, eut à organiser le monde du travail, elle fit donc appel aux positivistes⁴. Charles Jeannolle et Emile Corra, mais aussi Isidore Finance et Auguste Keufer jouèrent ainsi un rôle important dans la création et le fonctionnement du Conseil Supérieur du Travail et de l'Office du Travail. Après la guerre de 1914, la création du Bureau International du Travail, à Genève, doit beaucoup

à leurs efforts, comme à ceux d'Émile Ajam (1861-1944), un député proche des milieux positivistes.

- 23 L'UNESCO fournit un dernier exemple du rôle joué par les positivistes puisque Paulo Carneiro, à qui elle rend actuellement hommage comme à un de ses fondateurs, présida pendant plusieurs dizaines d'années aux destinées de la maison Auguste Comte, rue Monsieur-le-Prince. Ce Brésilien, dont les Archives se trouvent maintenant à Rio, à l'institut Oswaldo Cruz, est sans doute la dernière, et l'une des meilleures, incarnations de ce positivisme dont la grandeur semble aujourd'hui bien injustement oubliée.

Quelques indications bibliographiques

- On dispose de deux synthèses, toutes deux anciennes : le livre du Père Gruber : *Le positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours* (trad. fr., 1893) ; celui de W.M. Simon : *European Positivism in the Nineteenth Century*, Cornell U.P., 1963, qui se limite à l'Europe. L'ouvrage plus récent de B. Plé : *Die «Welt» aus der Wissenschaften*, KlettCotta, Stuttgart, 1996, n'examine que la France, l'Angleterre et l'Italie.
- Depuis, on dispose d'un certain nombre de monographies : sur L'Amérique latine, bien sûr (pour le Brésil, la monumentale thèse de P Arbousse-Bastide ; pour le Mexique, Charles A. Hale : *Transformation of Liberalism in Late 19th Century Mexico*, Princeton U. P., 1990), mais aussi sur l'Amérique du Nord (Gillis Harp : *Auguste Comte and the Reconstruction of American Liberalism, 1865-1920*, Penn. State U. P., 1994). De même pour l'Angleterre (T.R. Wright : *The Religion of Humanity, The Impact of Comtean Positivism on Victorian Britain*, Cambridge U.P., 1986), ou l'Inde (G. H. Forbes : *Positivism in Bengal*, Calcutta, Minerva, 1975).
- Mais les lacunes sont considérables : sur la Turquie par exemple, sur les pays de l'Est, sur l'Espagne ou encore sur les institutions internationales, il semble que tout reste à faire.

NOTES

1. Le sens actuel du mot fait obstacle à une juste compréhension de la situation. Il s'agit du positivisme *avant* le positivisme logique, comme *avant* la faillite du positivisme politique. Un travail de clarification historique et conceptuelle s'impose donc, interrogeant notamment le rapport aux saint-simoniens, à Spencer, ou au scientisme.
2. Cf. les travaux de Cristina Cassina, Maria Donzelli, Mirella Lariza ou Regina Pozzi et, pour Ardigè, ceux de B. Plé.
3. C.D. Cashdollar : *The Transformation of Theology (1830-1890), Positivism and Protestant Thought in Britain and America*, Princeton U. P., 1989 ; Andrew Wernick *Auguste Comte and the Religion of Humanity, the Post Theistic Program of French Social Theory*, Cambridge U. P., 2000)
4. Voir par exemple la contribution d'Isabelle Lespinet : Le réseau de l'office du travail, 1891-1914, dans Ch. Topalov (éd.) : *Laboratoires du nouveau siècle*, Paris, éditions de l'EHESS, 1999.